

Pourquoi l'homme est-il une espèce musicale? Le neurologue britannique, qui est mort ce 30 août 2015, avait exploré en 2009 les pouvoirs émotionnels et thérapeutiques de la musique. Entretien.

*Entretien paru dans "le Nouvel Observateur"
du 8 janvier 2009*

Le Nouvel Observateur. *Il y a des sociétés sans écriture, mais pas de sociétés sans musique. La musique est-elle essentielle à l'homme?*

Oliver Sacks. Il est en effet frappant de constater que l'écriture, dont l'utilité est pourtant si évidente, constitue une invention culturelle relativement récente (de nombreuses sociétés en sont d'ailleurs encore dépourvues), alors que la musique (qui aux yeux du philosophe William James ne possédait «*aucune utilité zoologique*») existe dans toutes les cultures connues, et que ses origines remontent à la plus ancienne préhistoire : on a récemment découvert des flûtes en os vieilles de plus de quarante mille ans.

Que la musique possède ou non une «*utilité zoologique*» (mais la question pourrait s'appliquer à tous les arts), elle remplit des fonctions culturelles innombrables. Les humains sont enclins à chanter et à danser en rythme, que ce soit dans un contexte de rituel, de jeu, de travail ou d'amour. La musique autorise en outre une communion culturelle sans équivalent. Et elle permet d'exprimer et de communiquer certaines émotions avec une intensité et une limpidité dont le langage n'est pas capable.

La musique semble bien être aussi essentielle à la vie humaine que le langage; peut-être même, comme l'affirmait Rousseau au XVIII^e siècle, se sont-ils développés ensemble à partir d'une forme primitive qui aurait été à la fois musicale et verbale, avant de diverger peu à peu. Mais nous ne saurons bien sûr jamais si tel fut le cas ou si au contraire ils ont connu un développement séparé.

Vous écrivez que notre système nerveux est «exquisément» adapté à la musique : les aires cérébrales liées et réagissant à la musique sont plus nombreuses que celles mobilisées par le langage. Plus que le langage, est-ce donc la musique qui fait l'homme?

Si la capacité d'employer ou de comprendre le langage dépend d'aires cérébrales bien définies, situées dans l'hémisphère gauche, la représentation «cartographique» de la musique par le cerveau est, quant à elle, beaucoup plus diffuse : elle met en jeu non seulement les deux hémisphères, mais également des aires sous-corticales telles que les ganglions basaux et le cervelet. La perception d'une structure musicale mobilise une multitude de zones et de systèmes cérébraux; c'est encore plus vrai de la réaction émotionnelle à la musique.

Cela dit, on ne peut pas selon moi affirmer que c'est la musique, plus que le langage, qui «fait l'homme». L'aptitude au langage, qu'il se traduise en parole ou en signe, est présente chez tout être humain, alors que la sensibilité musicale varie d'un individu à l'autre. Pourtant, d'un point de vue métaphorique, on serait tenté de dire, avec sir Thomas Browne: «*L'âme [...] est harmonique, et possède une affinité particulière avec la musique.*»

Les maladies de Parkinson, d'Alzheimer, le syndrome de la Tourette, l'aphasie, l'amnésie... Autant de pathologies face auxquelles la musique constitue pour vous une précieuse forme de thérapie. Pourriez-vous nous en donner un exemple éclairant?

J'ai découvert le pouvoir thérapeutique de la musique en 1966, en rencontrant ces patients étonnants que j'ai plus tard décrits dans «l'Eveil». Un type rare d'encéphalite, dont ils avaient été frappés des dizaines d'années auparavant, les avait rendus gravement parkinsoniens, «pétrifiés» pour ainsi dire, virtuellement incapables de parole ou de mouvement. Or la musique qu'on leur faisait entendre les «libérait» et leur permettait de chanter et de

danser, de bouger, de parler, de penser, de ressentir normalement. Mais dès qu'elle cessait, ils se «pétrifiaient» à nouveau.

Un jour, j'ai fait venir à l'hôpital le poète W. H. Auden pour qu'il soit témoin de ce phénomène, et il a cité un aphorisme de Novalis : «*Toute maladie est un problème musical, tout remède, une solution musicale.*» Et s'il n'y voyait qu'une métaphore, cela s'est révélé presque littéralement exact pour ces patients «pétrifiés». Les parkinsoniens ont besoin pour réagir à la musique qu'elle soit dotée d'une structure rythmique forte, qui apparemment stimule leur système moteur «pétrifié». Il n'est pas nécessaire qu'elle leur soit familière ou qu'elle leur procure une émotion.

En revanche, pour les patients atteints de la maladie d'Alzheimer, tout est affaire de familiarité, de puissance évocatrice. Pour eux, qui ont perdu toute mémoire de leur vie passée, une musique familière, des chansons apprises des décennies plus tôt peuvent non seulement les stimuler, mais raviver des souvenirs depuis longtemps oubliés, et qui sans cela demeureraient inaccessibles - et avec eux les humeurs, les sentiments, les états d'esprit qui les accompagnaient. Egalement, pour les sujets engloutis dans une démence, la musique n'est pas un luxe, mais une nécessité car elle a le pouvoir à nul autre pareil de les rendre à eux-mêmes et à autrui, pendant quelques instants au moins.

La musique est pour vous un art unique, en ce qu'elle est à la fois complètement abstraite et source d'émotions profondes. D'où lui vient cette capacité d'émouvoir?

On peut dire que, entre les zones du cerveau impliquées dans la perception ou l'imagination musicale, d'une part, et celles que met en jeu la mémoire (l'hippocampe) ou l'émotion (l'amygdale), d'autre part, il existe une connexion fonctionnelle beaucoup plus étroite que dans le cas de la perception visuelle par exemple. Mais nous avons beau parler en termes généraux d'une musique dynamisante, apaisante, joyeuse ou triste, nous avons beau savoir que la musique peut nous procurer des frissons, nous ne parvenons toujours pas à comprendre ce que Schopenhauer appelait son «*inexprimable profondeur*», sa capacité à «*reproduire toutes les émotions de notre être le plus intime, bien qu'elle soit entièrement dénuée de réalité concrète*».

Mais nous disposons aujourd'hui de techniques d'imagerie cérébrale extraordinaires, qui n'existaient pas il y a encore quelques décennies; et un jour elles seront peut-être assez affinées pour nous fournir les données neurologiques de notre réaction affective à la musique. Mais cela ne suffira pas forcément à nous faire comprendre le mystérieux pouvoir de celle-ci. Ecouter de la musique est une activité non seulement auditive et émotionnelle, mais motrice également. «*On entend avec les muscles*», écrivait Nietzsche.

Ce qu'on a entendu dans la petite enfance peut rester «gravé» à tout jamais dans la mémoire. Sommes-nous condamnés à être hantés par la musique?

On constate effectivement, y compris chez des gens relativement dépourvus d'«oreille musicale», une tendance involontaire à retenir et à «rejouer» (mentalement) certaines musiques, surtout celles qu'ils ont entendues dans leur prime enfance. La plupart des gens ont dans la tête une sorte de fond musical - des mélodies ou fragments de mélodies qui forment un arrière-plan intermittent, voire permanent, à leurs pensées et à leurs émotions - même si, le plus souvent, ils n'en sont guère conscients. Cela peut à l'occasion devenir une nuisance «sonore», comme dans le cas des scies, ces rengaines énervantes qui nous poursuivent pendant des jours.

Néanmoins, j'ai tendance à penser qu'entendre de la musique dans sa tête produit des effets globalement positifs. Comme l'a écrit Anthony Storr dans son grand livre «*Music and the Mind*», la musique intérieure peut soulager l'ennui, donner un rythme aux gestes et aux mouvements, diminuer la lassitude, redonner le moral - et aussi établir des connexions avec un inconscient profondément enfoui.

Vous êtes vous-même pianiste amateur. Pourriez-vous vivre sans musique ?

J'aurais beaucoup de mal à vivre sans musique. J'ai besoin d'en écouter et d'en jouer tous les jours. Et si je ne dispose pas d'une source musicale extérieure, mon esprit fournit sa propre musique. Mes seules périodes de silence intérieur ont correspondu à des phases de traumatisme ou de dépression, après quoi le retour de cette musique intérieure m'a toujours procuré une grande joie.

Propos recueillis par Gilles Anquetil et François Armanet

Oliver Sacks (1933-2015)

*Neurologue britannique, professeur à l'Albert Einstein College of Medicine à New York, **Oliver Sacks** est l'auteur entre autres de «l'Eveil» et de «l'Homme qui prenait sa femme pour un chapeau», qui fut mis en scène par Peter Brook et a inspiré le personnage joué par Dustin Hoffman dans «Rain Man». Il a publié en 2009 au Seuil «Musicophilia. La musique, le cerveau et nous». Il est mort le 30 août 2015, à New York, à l'âge de 82 ans.*

Entretien paru dans "le Nouvel Observateur" du 8 janvier 2015.